

nous lui en donnerions un pour époux; car qui peut-elle jamais trouver d'aussi parfait qu'eux?

— Lorsque je les rencontrai, dit le Corsaire, je ne vis rien qui pût m'instruire de leur naissance; seulement les pierreries qui étaient attachées sur leur berceau faisaient connaître que ces enfants appartenait à des personnes riches. Ce qu'il y aurait de singulier, ce serait qu'ils fussent tous jumeaux, car ils paraissaient de même âge.

— Je soupçonne, dit Corsine, que Chéri n'est pas leur frère; il n'a ni étoile ni chaîne au cou.

— Il est vrai, répliqua son mari; mais des diamants tombent de ses cheveux comme de ceux des autres; et, après toutes les richesses que nous avons amassées par le moyen de ces chers enfants, il ne me reste plus rien à souhaiter que de découvrir leur origine.

— Il faut laisser agir les dieux, dit Corsine: ils nous les ont donnés; et sans doute, quand il en sera temps, ils développeront ce qui nous est caché.

Belle-Étoile écoutait attentivement cette conversation. L'on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de pouvoir espérer qu'elle sortait d'un sang illustre; car, encore qu'elle n'eût jamais manqué de respect pour ceux dont elle croyait tenir le jour, elle n'avait pas laissé de ressentir de la peine d'être fille d'un Corsaire. Mais ce qui flattait davantage son imagination, c'était de penser que Chéri n'était peut-être point son frère: elle brûlait d'impatience de l'entretenir, et de lui raconter ainsi qu'aux autres cet entretien extraordinaire.

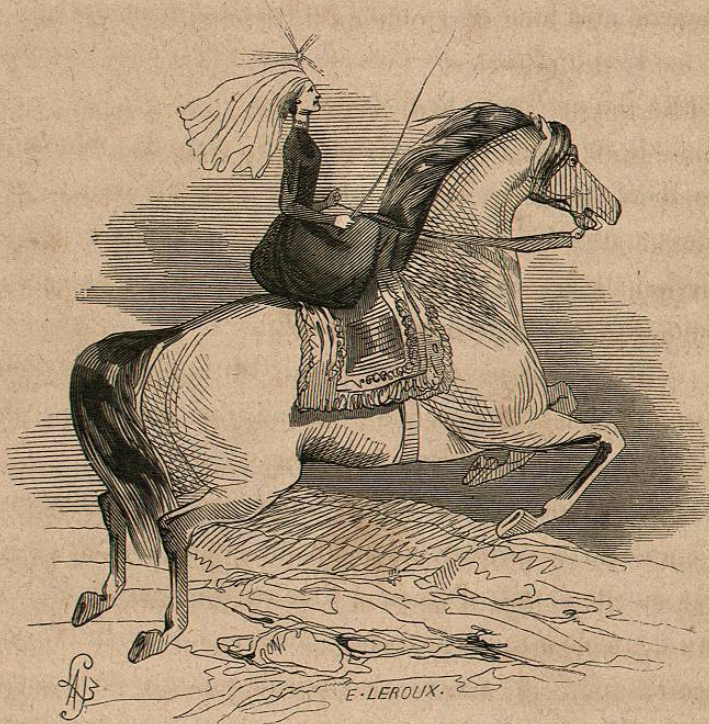
IV



Un jour que les trois princes étaient allés à la chasse, Belle-Étoile s'enferma dans un petit cabinet qu'elle aimait parce qu'il était sombre, et qu'elle y rêvait avec plus de liberté qu'ailleurs. Elle ne faisait aucun bruit. Ce cabinet n'était séparé de la chambre de Corsine que par une cloison, et cette femme la croyait à la promenade. La princesse l'entendit qui disait au Corsaire :

— Voilà Belle-Étoile en âge d'être mariée: si nous savions qui elle est, nous tâcherions de l'établir d'une manière convenable à son rang; ou, si nous pouvions croire que ceux qui passent pour ses frères ne le sont pas,

Elle monta sur un cheval. Les crins noirs de ce bel animal étaient rattachés avec des boucles de diamants (car elle n'avait qu'à se peigner une seule fois pour en garnir tout un équipage de chasse); sa housse de velours vert était chamarrée de rubis. Elle monta, dis-je, promptement à cheval, et fut dans la forêt chercher ses frères.



Le bruit des cors et des chiens lui fit assez connaître où ils étaient : elle les joignit au bout d'un moment. A sa vue, Chéri se détacha de ses compagnons, et vint au-devant d'elle plus vite que les autres.

— Quelle agréable surprise ! lui cria-t-il ; Belle-Étoile, vous venez enfin à la chasse, vous que l'on ne peut distraire pour un moment des plaisirs que vous donnent la musique et les sciences que vous apprenez.

— J'ai tant de choses à vous dire, répliqua-t-elle, que je suis venue vous chercher.

— Hélas ! ma sœur, dit-il en soupirant, que me voulez-vous aujourd'hui ? Il semble qu'il y a longtemps que vous ne me voulez plus rien.

Elle rougit ; puis, baissant les yeux, elle demeura sur son cheval, triste et rêveuse, sans lui répondre. Enfin, ses deux frères arrivèrent : elle se réveilla à leur vue comme d'un profond sommeil, et sauta à terre : ils la suivirent tous ; et quand elle fut au milieu d'une petite pelouse ombragée d'arbres :

— Mettons-nous ici, leur dit-elle, et apprenez ce que je viens d'entendre.

Elle leur raconta exactement la conversation du Corsaire avec sa femme, et comme quoi ils n'étaient point leurs enfants. On ne peut s'imaginer toute la surprise des trois princes. Ils agitèrent entre eux ce qu'ils devaient faire : l'un voulait partir sans rien dire ; l'autre ne voulait point partir du tout, et l'autre voulait partir et le dire.

Le premier soutenait que c'était le moyen le plus sûr, parce que le gain que le Corsaire et sa femme faisaient en les peignant les obligerait de les retenir ; l'autre répondait qu'il serait bien d'avis de les quitter, si l'on savait un lieu fixe où aller, et de quelle condition l'on était ; mais que le

titre de chevaliers errants n'était pas agréable; le dernier ajoutait qu'il y aurait de l'ingratitude de les abandonner sans leur agrément; qu'il y aurait aussi de la stupidité à vouloir rester davantage avec eux au milieu d'une forêt, où ils ne pourraient apprendre qui ils étaient, et que le meilleur parti c'était de leur parler, et de les faire consentir à leur éloignement. Ils goûtèrent tous cet avis. Aussitôt ils montèrent à cheval pour venir trouver le Corsaire et Corsine.

Le cœur de Chéri était flatté par tout ce que l'espérance peut offrir de plus agréable pour consoler un amant affligé : son amour lui faisait deviner une partie des choses futures. Il ne se croyait plus le frère de Belle-Étoile; et son affection, dès lors moins contrainte, lui inspirait mille tendres idées qui le charmaient.

Ils joignirent le Corsaire et Corsine avec un visage mêlé de joie et d'inquiétude.

— Nous ne venons pas, dit Petit-Soleil, pour vous dénier l'amitié, la reconnaissance et le respect que nous vous devons. Bien que nous soyons informés de quelle manière vous nous trouvâtes sur la mer, et que nous sachions que vous n'êtes pas nos parents, la pitié avec laquelle vous nous avez sauvés, la noble éducation que vous nous avez donnée, tant de soins et de bontés que vous avez eus pour nous sont des engagements si sacrés que rien au monde ne peut nous affranchir de votre dépendance. Nous venons donc vous renouveler nos sincères remerciements; vous supplier de nous raconter un événement si rare, et

de nous conseiller, afin que nous conduisant par vos sages avis, nous n'ayons rien à nous reprocher.

Le Corsaire et Corsine furent bien surpris qu'une chose qu'ils avaient cachée avec tant de soin, eût été découverte.

— On vous a trop bien informés, dirent-ils; nous ne pouvons vous cacher que vous n'êtes point, en effet, nos enfants, et que la fortune seule vous a fait tomber entre nos mains. Nous n'avons aucune lumière sur votre naissance; mais les pierreries qui étaient dans votre berceau peuvent marquer que vos parents sont ou grands seigneurs ou fort riches. Au reste, que pouvons-nous vous conseiller? Si vous consultez l'amitié que nous avons pour vous, sans doute vous resterez ici, et vous consolerez notre vieillesse par votre aimable compagnie. Si le château que nous avons bâti en ces lieux ne vous plaît pas, ou que le séjour de cette solitude vous chagrine, nous irons où vous voudrez, pourvu que ce ne soit point à la cour : une longue expérience nous en a dégoûtés, et vous en dégoûterait peut-être, si vous étiez informés des agitations continuelles, des feintes, de l'envie, des inégalités, des véritables maux et des faux biens que l'on y trouve. Nous vous en dirions davantage, mais vous croiriez que nos conseils sont intéressés; ils le sont aussi, mes enfants : nous désirons vous arrêter dans cette paisible retraite, quoique vous soyez maîtres de la quitter quand vous le voudrez. Ne laissez pourtant pas de considérer que vous êtes au port, et que vous allez sur une mer orageuse; que les peines y surpassent presque toujours les plaisirs; que

le cours de la vie est limité; qu'on la quitte souvent au milieu de sa carrière; que les grandeurs du monde sont de faux brillants dont on se laisse éblouir par une fatalité étrange, et que le plus solide de tous les biens est de savoir se borner, jouir de sa tranquillité, et se rendre sage.

Le Corsaire n'aurait pas fini sitôt ses remontrances, s'il n'eût été interrompu par le prince Heureux.

— Mon cher père, lui dit-il, nous avons trop d'envie d'apprendre quelque chose de notre naissance, pour nous ensevelir au fond d'un désert. La morale que vous établissez est excellente, et je voudrais que nous fussions capables de la suivre, mais je ne sais quelle fatalité nous appelle ailleurs. Permettez que nous suivions le cours de notre destinée. Nous reviendrons vous voir, et vous rendre compte de toutes nos aventures.

A ces mots, le Corsaire et sa femme se prirent à pleurer. Les princes en furent attendris, et particulièrement Belle-Étoile, qui avait un naturel sensible et qui n'aurait jamais pensé à quitter le désert, si elle avait été sûre que Chéri restât toujours avec elle.

Mais leur résolution étant prise, ils ne songèrent plus qu'à faire leur équipage pour s'embarquer, car ayant été trouvés sur la mer, ils avaient quelque espérance qu'ils y recevraient des lumières de ce qu'ils voulaient savoir.

Ils firent entrer dans leur petit vaisseau un cheval pour chacun d'eux; et après s'être peignés jusqu'à s'écorcher, pour laisser des pierreries à Corsine, ils la prièrent de leur donner en échange les chaînes de diamants qui étaient

dans leur berceau. Elle alla les chercher dans son cabinet, où elle les avait soigneusement gardées, et elle les attacha toutes sur l'habit de Belle-Étoile qu'elle embrassait sans cesse, lui mouillant le visage de ses larmes.

Jamais séparation ne fut plus triste : le Corsaire et sa femme pensèrent en mourir. Leur douleur ne provenait point de la cupidité, car ils avaient amassé tant de trésors qu'ils n'en souhaitaient plus.

Petit-Soleil, Heureux, Chéri et Belle-Étoile montèrent dans le vaisseau : le Corsaire l'avait fait faire très bon et très magnifique; le mât était d'ébène et de cèdre, les cordages de soie mêlée d'or, les voiles de drap d'or et vert, et les peintures excellentes.

La princesse était assise sous un riche pavillon, vers la poupe; ses deux frères et son cousin se tenaient près d'elle, plus brillants que les astres, et leurs étoiles jetaient de longs rayons de lumière sur les flots.

Ils résolurent d'aller à l'endroit même où le Corsaire les avait trouvés, et en effet ils s'y rendirent.